

Séance d'installation de Pierre Collin à l'Académie des beaux-arts

Mercredi 1^{er} décembre

Discours d'Erik Desmazières

« Gravure, art de belle taille sublimé de mystère, art corsé d'alchimie, d'alambics et de cornues, art diabolique fleurant soufre et vif-argent, art servi par acides puissants, art alimenté par sels effervescents, art d'essences immatérielles, art caustique, métallique, antiacadémique, art propre aux gentilhommes vaillants de cœur, de sens et d'esprits allumés. »ⁱ

Cet art de l'alchimie si diaboliquement encensé par James Ensor, « aristocratique » disait aussi Baudelaire, cher Pierre, nous le partageons tous les deux. Cet art si simple d'une étonnante et si complexe économie de moyens : une plaque de cuivre, une pointe sèche, un burin, cette petite tige d'acier de section carrée, taillée en biseau à son extrémité et détail essentiel-très bien affutée, un bain d'eau-forte qui va creuser les sillons, la poudre d'aquatinte prometteuse de ses grisés aléatoires et le passage sous la presse moment de la révélation et du second temps, qui va déposer en relief l'encre grasse et subtile de l'imprimeur sur le papier, au choix, vélins veloutés ou âpres vergés. Magie datée qui commença il y a cinq cent cinquante ans avec Albrecht Dürer. Beauté intrinsèque de l'estampe, généreuse et du partage, « démocratique » comme le dit Albérola par le pouvoir de démultiplication de l'œuvre grâce à la matrice. Art qui n'est pas exclusif, ni refermé sur lui : car comme Dürer et de très nombreux artistes après lui, cher Pierre et en cela je vous envie, vous le pratiquez autant et à l'égal de la peinture. Mais nous y reviendrons tout à l'heure.

Vous êtes né à Paris le 27 septembre 1956, au sein d'une famille très nombreuse, catholique et gaulliste... chacun de vos grands parents est d'une région différente, une sorte de quatre-quarts français avec Paris au centre. Poésie des noms propres. Les Collin de Bretagne, les Lalande de Corrèze et de Paris, les Luton de Reims et de Clermont-Ferrand et les Piatot de l'Yonne... Vos deux parents sont issus chacun d'une fratrie de sept enfants, s'étoilant en une immense cousinade, quarante cousins germains que vous me disiez à votre grand regret ne pas tous connaître ! Vous-même êtes l'aîné de cinq enfants.

De votre enfance vous vous souvenez de la messe du dimanche à 9 heures à Notre-Dame suivie de la rituelle visite au Louvre à une époque où l'on pouvait encore garer sa voiture à l'emplacement de la pyramide de Peï et ensuite du droit de patiner à roulettes dans le jardin des Tuileries avant d'aller plus tard en matinée à la Comédie française.

Vous habitez alors un immeuble construit par votre famille maternelle – les Piatot - situé 28 boulevard de la Bastille au bord du Canal Saint Martin. Une proue de navire et un Neptune, sculptés par Joseph Carlier (1849-1927), natif de Cambrai surplombent le porche d'entrée et vous rappelaient chaque jour votre lointaine appartenance à une famille qui avaient fondé au XIX^{ème} siècle une compagnie de navigation fluviale qui s'appelait tout simplement HPLM (Le Havre-Paris-Lyon- Marseille) et qui avait pris sa source (pour ainsi dire) dans l'Yonne. Cette compagnie fut active pendant tout le XIX^e jusque vers la fin des années 30.

Votre autre ascendance maternelle, la famille Luton ne décline pas moins de cinq générations de médecins, dont l'un dirigea l'école de Médecine de Reims et un autre, votre arrière-grand-père, la station thermale de Bourbon-Lancy.

Du côté paternel il y a les Collin, des bretons de Saint-Brieux, des musiciens, - votre cousine Emmanuelle Haïm est la fameuse cheffe d'orchestre que l'on sait -, qui ont pendant plus de cinquante ans été les titulaires de l'orgue de la cathédrale. Peut-être faut-il y trouver la raison de votre envie d'être, alors que vous n'avez même pas six ans, prêtre ou artiste.

Comme souvent pour un futur artiste vous êtes un cancre à l'école. Vous devez à la complicité de votre mère, qui vous soutient *mordicus*, négociant âprement chaque année avec les Frères des écoles chrétiennes, votre passage dans la classe supérieure. Mais la diplomatie maternelle a des limites et vous êtes renvoyé à la fin de la classe de première pour votre participation à une manifestation contre la loi Debré (une loi qui réformait le service militaire et qui changeait le régime des sursis pour les étudiants), ce qui ne devait pas être du goût des chers frères comme on les appelait alors. Nous sommes en 1973, et vous avez 16 ans.

C'est précisément cette même année, celle si dissipée de vos seize ans, ou plus exactement l'année précédente, que vous découvrez la gravure. Collégien, vous dessinez beaucoup, des dessins sans doute aussi inspirés par les « Unes » de journaux telles que celles de Hara-Kiri et Charlie Hebdo que vous voyez en sortant du cours de la rue des Franc-Bourgeois mais aussi qui doivent beaucoup aux bandes dessinées que vous lisez. Car vous êtes déjà un passionné de bandes dessinées : Jean Giraud dit Gir, l'inventeur de Blueberry, Chaval, Reiser, Philippe Druillet, Nikita Mandryka, l'auteur du Concombre masqué, la grande Claire Brétécher, Marcel Gottlieb dit Gotlib ...et vous lisez même l'Echo des savanes. Mais je reviens à la découverte de la gravure, vous la devez à votre cousin Thierry Krall qui vous emmène chez le peintre turc, Erdal Alantar qui vous initie aux premiers rudiments de l'art de graver. Votre mère - votre ange gardien – était férue d'art, elle avait fréquenté l'école du Louvre, avec une passion pour l'art du Moyen-Age en particulier – elle était une fidèle des éditions du « Zodiaque » et de leurs merveilleux ouvrages sur les monuments de l'époque romane. Votre mère donc vous encourage dans cette voie, elle ne trouve même rien à redire à vous voir remplir des bacs d'acide nitrique dans sa cuisine pour faire mordre vos premiers essais gravés ! Car dès ce moment-là vous éprouvez un réel plaisir à vous confronter à la gravure qui, miraculeuse, vous offre la possibilité d'imprimer à plusieurs exemplaires vos dessins une fois reportés sur le cuivre. L'eau-forte vous aura en somme détourné du vin de messe.

Malgré votre renvoi des cours de l'Ecole des Franc-Bourgeois, peut-être à la surprise de votre entourage, vous obtenez votre baccalauréat, et après un an de préparation vous êtes admis à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris en 1975. Vous avez à peine 19 ans.

Au début vous êtes un peu déboussolé par cette école si vaste et si différente de ce que vous avez connu jusqu'alors, mais très vite vous vous y sentez à l'aise, vous l'appropriez en quelque sorte, vous fréquentez l'atelier de Jacques Lagrange en peinture, de Jean Cardot en sculpture, de Bertrand Dorny en gravure. C'est cet atelier qui a votre préférence car l'atmosphère y est très libre, aucune esthétique ne prédomine à l'inverse de ce qui se passe alors dans d'autres ateliers de l'Ecole. Vous vous liez avec un certain nombre de vos condisciples tels que Alexis de Kermoal, Philippe Hélénon, Emmanuel Pierre, Christine Lassarra, Cornelia Vogel, Guider Triki... et aussi des graveurs sur bois comme Olivier Besson, Sylvain Salomovitz, Valentina La Rocca, Lasserre. Certains d'entre eux commencent alors à publier leurs dessins dans la revue de Jacques Vallet, « Le Fou parle » aux côtés d'Olivier.O.Olivier, Roland Topor, Lydie Arycks, Gérard Béringer...

De cette école vous aimez aussi l'architecture, le palais des Etudes, la bibliothèque de Duban, le magnifique cabinet de morphologie, la galerie Huguier. Cet univers vous inspire, vous commencez à travailler sur les espaces, leurs ombres, les reflets, ce qui vous entoure en somme...

Mais vous êtes d'esprit indépendant. Pendant vos études vous gagnez votre vie comme accompagnateur dans la compagnie des wagons-lits et aussi à la caisse d'épargne, ce qui vous permet d'avoir un logement à vous dès l'âge de 21 ans. Mais surtout de louer à votre grand-mère une petite maison avec une grange en Bourgogne, à Maurepas, c'est un embryon d'atelier qui se constitue là, votre premier atelier.

C'est aux Beaux-Arts que vous rencontrez Corinne, Corinne Véret dont vous faites la connaissance dans l'atelier de modelage de Maurice Calka alors que vous veniez lui présenter votre dossier d'admission en 1977. Corinne qui deviendra votre épouse.

En juin 1979 vous obtenez une bourse pour aller quelques semaines à la Casa de Velazquez en compagnie de deux autres étudiants qui feront leur chemin : Hélène Delprat et Jean-Baptiste Sécheret.

Ce bref séjour madrilène vous incitera à vous présenter comme candidat à la Casa l'année suivante. Vous y êtes admis et vous retournez donc à Madrid comme pensionnaire à part entière. Est pensionnaire la même année que vous entre autres Gilles Métairie, que je cite comme clin d'œil à notre compagnie, Gilles Métairie, architecte associé de Jean-Michel Wilmotte... Mais c'est Madrid qui vous plaît, davantage que la Casa, son côté pensionnat vous rebute quelque peu. Aussi vous louez rapidement une chambre en ville. Vous fréquentez alors l'atelier d'un imprimeur allemand, Dietrich Mann, installé alors dans la capitale espagnole. Le bâtiment de la Casa est néanmoins un lieu inspirant pour vous. De ces espaces qui vous entourent vous faites la matière de vos créations, les couloirs, l'atelier, le restaurant universitaire et au-delà les rues de la ville aux ombres contrastées et plus loin bien sûr les magnifiques paysages d'Espagne.

La deuxième année vous vous installez à Tolède, vous voyagez avec Corinne jusqu'au Portugal, vous avez une boulimie de travail, un don d'ubiquité, vous êtes tout à la fois dans la péninsule ibérique et en Bourgogne, multipliant vos séjours à Maurepas où vous commencez là aussi une série de gravures et de peintures. Et on vous voit aussi à Paris à l'atelier Lacourière-Frélaut que vous commencez à fréquenter.

Car, c'est effectivement, alors que vous êtes à Madrid, que vous découvrez cet atelier, situé sur les hauteurs de Montmartre proche de l'arrivée du funiculaire, dans l'ancien bâtiment du « Panorama de Jérusalem », vestige de l'exposition universelle de 1900. Ce lieu magnifique fut le théâtre du renouveau de l'estampe du XX^e siècle. Il avait été fondé en 1929 par Roger Lacourière. Vous y travaillez avec Jacques et Robert Frélaud mais aussi avec Luc Guérin, tous taille-douciers de grand talent. Le lieu vous captive et vous le représentez, dans les années 85, dans de grandes estampes très contrastées. Il faut dire que ces ateliers de « taille-douce » sont fascinants et inspirants avec les grandes roues des presses, les buvards qui sèchent, un bric à brac d'outils, grattoirs, brunissoirs, ébarboirs, roulettes, la boîte à grain – la boîte magique dans laquelle se fait l'aquatinte - et les papiers qui sentent bon l'encre d'imprimerie. L'atelier fermera en 2008. Ce fut pour nous tous une grande tristesse de le voir disparaître. Dans les mêmes années, deux autres lieux mythiques du monde de l'estampe devaient fermer aussi : les ateliers des frères Aldo et Piero Crommelynck, 172 rue de Grenelle qui avaient vu défiler et travailler des artistes tels que Jasper Johns, Jim Dine, David Hockney, Sam Szafran ; l'Atelier Leblanc, situé 187 rue Saint-Jacques qui datait du XVIII^e siècle splendide lieu labyrinthique, plein de

poésie mais ne nous égarons pas trop dans la nostalgie, les temps changent et d'autres artisans d'art de talent prennent la relève. Néanmoins la raréfaction de ces lieux qui étaient aussi des sortes de laboratoires témoigne d'une mutation en marche dans le monde de l'image imprimée. Ne serait-ce que par le choix des artistes à limiter aujourd'hui leurs éditions, nous sommes loin des 100 planches de la suite Vollard de Picasso tirées chacune à 250 épreuves, ce qui donne des 25 000 tirages.

Mais revenons à vous. Grâce à Corinne, qui sera à son tour pensionnaire de la Casa, vous franchissez de nouveau les Pyrénées, non pas pour Madrid mais Barcelone. Cela vous vaudra de séjourner au total quatre années en Espagne, séjour entrecoupé de périodes à Maurepas dans l'Yonne, toujours dans la maison familiale.

Et vous commencez à exposer. Trois expositions simultanées ont lieu à l'automne 1983 : vous exposez des peintures à la galerie du Haut Pavé à Paris et des gravures à Orléans et chez André Biren, sympathique amateur d'art devenu galeriste que vous rencontrez alors et qui vous organisera plusieurs expositions personnelles par la suite, vous avez tout juste 26 ans. A la galerie André Biren vous exposez les premières gravures de la « série Lacourière », feuilles de différents formats, certaines très monumentales. Vous y montrez aussi des grands portraits très expressionnistes de Corinne.

En 1984, après vos quatre années passées en Espagne vous revenez en France mais vous avez l'opportunité d'exposer à la galerie Brody à Washington. Vous partez donc pour les Etats-Unis, vous en profitez pour voyager et visiter les riches musées de la côte Est.

En 1985, deuxième exposition chez André Biren dans sa galerie de la rue Jacob. Non seulement vous faites imprimer vos estampes chez Lacourière mais Robert Frélaut qui dirige désormais l'atelier avec son frère Jacques, décide d'éditer certaines de vos planches qu'il expose dans la galerie qu'il ouvre alors dans le Marais, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. Tout au long de votre carrière nombreuses seront les galeries à vous représenter : les galeries Ariel, Spira, Vieille du Temple, Prodromus jusqu' à la galerie Document 15 aujourd'hui. Je citerai aussi deux expositions personnelles en 2007 et 2008 organisées par les musées de Vannes et de Gravelines, sans compter les expositions collectives comme « Apparences de la vie normale » au musée de Rennes en 2009 et plus récemment « Miroirs » au musée du Louvre – Lens en 2017.

A votre retour des Etats-Unis commence une période d'une très grande activité, gravures, peintures, dessins (toujours à Maurepas dans l'Yonne, la série des « granges rouges »), que vous allez doubler d'une autre activité qui va prendre de plus en plus d'importance pour vous : l'enseignement. Vous êtes nommé professeur à l'Ecole Alsacienne où vous allez enseigner les arts plastiques mais aussi installer un atelier de gravure dès la deuxième année. Vous y restez pendant huit années, de 1982 à 1989.

Autre domaine nouveau que vous abordez alors, celui du livre d'artiste. En 1990 vous réalisez un premier livre à partir d'extraits de la correspondance de Van Gogh, « Un Anneau dans la chaîne », sorte de journal graphique de tout ce qu'il y a autour de la maison de Bourgogne. C'est l'occasion de travailler sur le paysage et de faire d'une simple grange un élément de l'architecture même du tableau, traitée comme une sorte d'antichambre du paysage ; les compositions de vos œuvres deviennent plus complexes, plus sophistiquées, une sophistication qui se poursuit jusqu'à vos derniers travaux exposés en ce moment même à la villa Montebello de Trouville mais n'anticipons pas ! Ce premier ouvrage est assurément un livre d'artiste, et non un livre illustré, distinction subtile.

Vie bien remplie donc, d'autant que votre premier fils, Samuel, est né en 1989. Avec cette capacité qui vous caractérise à vous démultiplier, vous habitez entre Paris et l'Yonne, vous êtes à la fois graveur et peintre. Et puis il y a la naissance de Valentin en 1993, la famille s'agrandissant vous vous installez plus près de Paris, au Vésinet.

Vous avez une activité foisonnante, une vie de famille bien remplie, et vous êtes toujours habité par ce goût de la transmission que vous prenez très à cœur et qui vous amène après l'Ecole alsacienne à l'école des beaux-arts de Cambrai, où vous enseignez de 1990 à 1997, puis à l'Ecole des Beaux-Arts de Lorient. Cette fois, pour être plus près de votre lieu d'enseignement vous vous installez à Vannes dans une belle bâtisse vers la mer où Corinne et vous pouvez chacun disposer d'un vaste atelier, un par étage. Cette demeure harmonieuse, lumineuse, est pour chacun un magnifique lieu propice à la création.

Vous êtes un couple d'artistes, un parmi d'autres : je pense à Gilbert et George, à Pierre et Gilles, à Anne et Patrick Poirier, à Christo et Jeanne-Claude, à Anna et Bernhard Blum qui travaillent ensemble, mais aussi à ces couples qui travaillent côte à côte et jettent quotidiennement un regard d'artiste sur le travail de l'autre, à Sonia et Robert Delaunay, Ani et Josef Albers justement célébrés à Paris en ce moment, Vieira da Silva et Arpad Szenes; je pense que votre relation est de cette nature. Corinne, je ne peux pas ne pas vous citer aujourd'hui, je me souviens avoir découvert vos dessins à l'exposition organisée à la Halle Saint-Pierre par Frédéric Pajak pour le dixième numéro de la revue les Cahiers dessinés. Aujourd'hui c'est Pierre que nous recevons à l'Académie des beaux-arts. Je le sais, chère Corinne, c'est son jour et vous ne voulez pas que j'en dise davantage sur vous. Quoiqu'il en soit, autorisez-moi à dire seulement que vous exposerez ensemble l'année prochaine au musée de la Cohue à Vannes.

Pierre, je reviens à vous. Votre mission d'enseignant, vous l'exercez avec passion. Avec vos étudiants, vous n'aurez de cesse de leur apporter de quoi enrichir leur regard par les expositions, les livres, les conférences. Vous êtes pour eux un passeur. Car oui, vous êtes un passeur dans l'âme. Vous vous investissez dans la région, créant des événements comme la Biennale de l'estampe à Cambrai, la Biennale d'art graphique à Lorient, vous êtes à l'origine de la commande publique de gravure de cette même ville, l'organisateur de multiples expositions dans différents lieux comme la Médiathèque ou la galerie de l'Ecole des Beaux-Arts où vous avez exposé : Philip Guston, Willem, Medi, Olivier o Olivier, Zoran Music, Marc Desgrandchamps, Agathe May, Vincent Bioulès, Françoise Pétrovitch, Emmanuel Guibert, Ricardo Cavallo, Arthur et Gilles Aillaud... Au passage je souligne que vous restez fidèle à vos goûts d'adolescent pour le dessin de presse et la bande dessinée, vous l'appréciez toujours pour sa diversité et le jeu de séquences qu'on retrouve aussi dans certaines de vos œuvres. Vos amitiés avec Willem ou Emmanuel Guibert, tous deux Grands prix de la ville d'Angoulême en témoignent.

Les années qui suivent vous voient entreprendre de nouveaux « livres » que l'on peut considérer aussi comme des suites ou des séries. La suite a une longue tradition dans l'histoire de l'estampe : cela commence dès le XVI^e par les mois de l'année, les saisons, les péchés capitaux, les suites d'ornements, de saints, d'hommes célèbres, etc., puis tard les fameuses suites de Callot, de Goya, de Max Klinger, d'Otto Dix, d'Edouard Vuillard, de Maurice Denis jusqu'à l'apothéose de la suite Vollard de Picasso déjà citée, qui fut gravée et imprimée précisément dans le fameux atelier montmartrois.

Et vous continuez vos séries, qui sont donc tout à la fois des livres et des suites. Ainsi en 2003/2004 « Strabismes » est inspiré de conversations avec Georges Pérec, extraits de « l'infra-ordinaire ». Ou encore mentionnons : « Recettes estivales », réminiscence des « Voyages de Gulliver » et de la

« Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres d'être à la charge de leurs parents... » de Jonathan Swift, chef-d'œuvre d'humour noir, et enfin « Sol y Sombra », souvenir de l'Espagne, titre que vous choisissez de donner au poème de Picasso. Ce livre qui aura demandé une longue maturation sera couronné en 2017 par le Prix de Bibliophilie Jean Lurçat de l'Académie des beaux-arts.

Et puis cette Bretagne où vous vivez maintenant depuis presque vingt ans vous imprègne progressivement, sa lumière, ses paysages, la mer, elle est pour de nombreux artistes source d'inspiration depuis la fin du XIX^e siècle, surtout, disons, depuis l'apparition du chemin de fer. Souvenons-nous de Pont-Aven et de beaucoup d'autres lieux... Il vous suffit à vous de faire quelques centaines de mètres pour être au milieu des rochers, pour voir le paysage se métamorphoser au gré des marées, des heures de la journée, au rythme du temps qui change et des nuages qui passent. Vous aimez travailler sur le motif, vous aimez le dilater, tenter de le saisir dans sa plénitude, ce qui vous amène à rajouter panneaux après panneaux pour l'embrasser dans sa totalité et construire ainsi une sorte de panorama, un ruban panoramique.

Vous commencez alors vos grands projets bretons, qui débutent avec la commande que vous fait le Centre des Monuments nationaux : le Grand cairn de Barnenez, le plus grand mausolée mégalithique d'Europe, situé dans le Finistère nord (près de la ville de Morlaix). Cette construction monumentale vous inspire une suite de plus de cinquante gravures commencées en 2013 et non encore achevée. Ensuite en 2017 pour le même commanditaire vous réalisez une suite de dix estampes qui a pour thème un autre site fameux de la période mégalithique : « Locmariaquer ». Vous renouez là avec les sombres intérieurs d'autrefois et les longues ombres portées des personnes qui les visitent. Et simultanément vous êtes aussi au grand air : vous commencez votre travail sur les paysages panoramiques du Men Du, cette plage qui sépare Carnac de la Trinité. Le paysage du bord de mer est rythmé par le mouvement pendulaire des marées, des marées très amples du fait de la très faible déclivité de la plage, ce qui entraîne de spectaculaires métamorphoses du paysage au fil des heures. C'est donc aussi un travail sur le temps que vous entreprenez. L'exposition actuellement en cours à la Villa Montebello de Trouville intitulée « Marée basse – Marée haute » en est l'aboutissement : elle mêle avec bonheur peintures aux vastes horizons, gravures, épreuves rehaussées...

On le comprend : vous procédez par séries thématiques « afin, dites-vous, de tenter d'épuiser le sujet » tant par la peinture que par la gravure.

C'est que la frontière entre peinture et gravure n'existe pas pour vous. Ce sont des modes d'expression qui ont une forte matérialité et c'est cela qui importe : manier le pinceau ou la brosse sur la toile quand c'est de cette manière que vous pensez pouvoir restituer ce que vous voyez, et à d'autres moments pénétrer dans le métal avec un burin, griffer le cuivre verni avec une pointe avant de le tremper dans l'acide, ou encore pénétrer le bois avec une gouge. Ce va-et-vient vous permet de vous ressourcer. Toutes ces actions très physiques sont votre moyen de restituer le monde tel que vous le ressentez ; car vous êtes assurément un artiste de la représentation, du réel, et vous le revendiquez. Nombreux sont les artistes qui passent comme vous avec aisance de la peinture à la gravure, Picasso bien sûr - on y revient toujours -, Georg Baselitz, grand graveur, Jim Dine, Paula Rego, Giuseppe Penone, Françoise Pérovitch, pour citer quelques noms qui me viennent à l'esprit, car il y en a beaucoup d'autres ! Pour vous la gravure, je reprends vos mots, est « une digestion de la peinture, une mise à distance de l'image » et la synthèse en noir et blanc d'une recherche qui peut surgir à tout moment, au début, au milieu ou à la fin d'un cycle de peintures. Et il n'est pas toujours aisé de démêler avec certitude qui de la peinture ou de la gravure est à l'origine d'une série. Assurément vous gravez avec des gestes de peintre. Mais à vrai dire avec vous ce n'est pas si simple. Au-delà, ou plutôt en amont, du pinceau, de

la pointe, il y a aujourd'hui votre boîte magique à facettes et à miroirs dans laquelle se diffracte et se recompose le monde. Cette « cage » de verre, ces cages de verre que vous construisez vous-même, panoramique, petites et grandes, sur pied ou portable, vous permettent d'associer le recto et le verso du monde qui vous entoure. A l'occasion de votre exposition Villa Montebello, journal de la lumière, vous dites que :

« C'est à la villa Montebello que j'ai expérimenté cette cage de verre pour la première fois, en avril 2019, la villa Montebello... devenue pour moi un terrain de jeu [et où] un souvenir m'est revenu au printemps dernier : lorsque j'étais enfant, très jeune, ma grand-mère maternelle louait une grande maison chaque été, dans le nord de la Bretagne, afin de réunir toute sa grande famille... Or, je suis repassé devant cette maison quelques décennies plus tard, et j'ai retrouvé ma sensation d'enfant. Lorsque l'on entrait, on voyait la mer dès la grille du jardin, depuis le perron et en ouvrant la porte : la grande baie vitrée sur la mer. La même sensation que lorsqu'on entre à la villa Montebello. Deux maisons traversées par la mer. Aujourd'hui je réalise, *a posteriori*, que c'était déjà une boîte construite pour regarder la mer. Bref, une espèce de jubilation m'est venue à l'esprit, à l'idée de ces retrouvailles superposées entre la maison d'Etables-sur-mer et la villa Montebello de Trouville-sur-Mer ; deux cages de verre face à la mer. Deux temps superposés, une épiphanie. »

Et comme vous pour conclure je citerai Marcel Proust, « Quand, le matin, le soleil venait de derrière l'hôtel, [*de derrière ma cage de verre*], découvrant devant moi les grèves illuminées jusqu'aux premiers contreforts de la mer, il semblait m'en montrer un autre versant et m'engager à poursuivre, sur la route tournante de ses rayons, un voyage immobile et varié à travers les plus beaux sites du paysage accidenté des heures. »ⁱⁱ

Continuez longtemps parmi nous, cher Pierre, votre voyage immobile et varié à travers les plus beaux sites du paysage accidenté des heures, des jours, des mois, des années...

ⁱ James Ensor, La gravure une et indivisible, manuscrit autographe signé, 2 pages in-4.

ⁱⁱ Marcel Proust, À l'ombre des jeunes filles en fleurs